

taines explorations vraiment curieuses. Au risque de nos vies, nous pénétrâmes seuls dans le temple des plus fanatiques arabes et nous contemplâmes dans l'accomplissement de leurs rites cruels, des dévots affolés venus du Soudan. Ils mangeaient des scorpions vivants, posaient sur le globe de leurs yeux des charbons ardents, introduisaient dans l'intérieur de leur crâne des pointes acérées et accomplissaient des choses qui vous sembleraient entièrement incroyables.

Le Grand Vizir du Sultan, Mohammed Ben Aziz, nous invita à un banquet. C'était un homme superbe, d'une culture étendue. Il semblait s'intéresser tout particulièrement aux femmes occidentales. Cette solennité fut suivie d'un repas beaucoup plus majestueux que le Sultan Muley Abd-El-Aziz nous offrit dans son palais. Il ne me laissa pas une impression aussi favorable que celle de Mohammed Ben Aziz. C'était un petit homme jaune, aux regards venimeux; un véritable monstre de sensualité. Je frissonnais presque en le regardant et cependant je n'ai jamais été timide ni nerveuse. Les mets étaient parfaits et se composaient d'oiseaux sauvages du désert, de fruits et de bonbons, de sorbets et de gelées. Nous bûmes d'excellents vins européens dont le sultan absorba une bonne part, bien que d'ordinaire cette pratique soit interdite aux Mahométans.

Aucune femme indigène n'assistait au repas. Le Sultan et ses courtisans considéraient l'Européenne décolletée qui siégeait à leur table avec des regards très peu respectueux.

Cet avant-goût de la vie orientale intime m'inspira un vif désir de voir plus encore. Avant tout, je voulais pénétrer à l'intérieur du Harem du Sul-

tan. Je fis part de cette idée à mon mari, mais pour la première fois, il me résista énergiquement.

—Ce serait de la folie, Floria, me dit-il. Dans l'état actuel des relations de la France et du Maroc, toute tentative pour s'introduire dans le harem du Sultan pourrait engendrer une guerre. De plus vous coureriez personnellement un affreux danger. L'amour que je conçois pour vous ne m'autorise pas à édifier un plan qui pourrait entraîner votre mort."

Le comte fut absolument inébranlable sur ce point. Par conséquent je dus faire appel à mes ressources féminines pour élaborer mon projet. Or il advint que le comte se rendit à une chasse dans le désert accompagné par un groupe de hardis sportmen européens que protégeait une garde indigène.

Il ne se souciait pas de me laisser seule à Tanger, mais je lui fis remarquer qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à cette chasse et il y alla. Alors je me mis en communication avec le Grand-Vizir qui—j'en étais sûre—consentirait à m'aider pour la réalisation de mon dessein.

Il me répondit en me disant que je devais revêtir un costume indigène, me farder le visage et arranger mes cheveux à la manière locale. Ainsi préparée je n'avais plus qu'à me rendre devant l'échoppe d'un fabricant de paniers, au coin de la rue des Tanneurs et de la rue des Porteurs d'Eau. Un guidé m'y rencontrerait.

Au temps prescrit je fus au lieu du rendez-vous. Un énorme esclave nubien, de la garde du harem impérial, me vint trouver et me salua d'un profond salamaleck. Il me prit ensuite par la main et—sans plus de cérémonie—m'entraîna à une allure d'une rapidité